

# Un roman normand de George Sand : *Mademoiselle Merquem* (1868)

Gérard Gengembre



« On me dit que j'ai bien vu la Normandie dans *Mlle Merquem* » (lettre datée du 16 novembre 1867 adressée par George Sand à François Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes*).

Dans l'abondante production romanesque de George Sand (1804-1876), *Mademoiselle Merquem*, publié en 1868 dans la *Revue des Deux Mondes* puis chez Michel Lévy, n'est certes pas le titre qui vient immédiatement à l'esprit. Il s'agit cependant d'un roman très intéressant, qui prend pour cadre le village de La Canielle sur le littoral du pays de Caux, entre Étretat et Yport, et dont l'héroïne éponyme est une belle figure de femme, comme si souvent chez George Sand<sup>1</sup>.

L'on sait que George Sand s'est rendue en 1866 à Saint-Valery-en-Caux chez Alexandre Dumas fils, à Croisset chez Flaubert qui lui fait visiter Rouen, puis en 1867 sur la côte normande et qu'elle se documente sur la région, notamment grâce au guide Joanne.

Le 22 août 1867, elle écrit à Flaubert :

« J'ai besoin, pour continuer mon roman, de voir un paysage de la Manche, dont tout le monde n'ait pas parlé, et où il y ait de vrais habitants chez eux, des paysans, des pêcheurs, un vrai village dans un coin à roches. Il serait bon de voir leurs figures, leurs habits, leurs maisons et leur horizon. C'est assez pour ce que je veux faire. »

Le 25, Flaubert lui répond en ces termes :

« Il faut attendre la saison normande, l'automne, le mois d'octobre. Les plus belles falaises se trouvent aux environs de Dieppe et d'Étretat. Quant aux intérieurs maritimes ou marins, je connais bien Trouville, Honfleur, ou Villerville. »

Le 27 octobre, Sand peut lui écrire :

« Je viens de résumer en quelques pages mon impression de paysagiste sur ce que j'ai vu en Normandie. »



## Résumé de l'intrigue

---

<sup>1</sup> André Goudeau, que je remercie, m'a signalé un conte de George Sand, rédigé après un séjour à Cabourg et destiné à ses petites-filles Aurore et Gabrielle, *Les Ailes de courage*, de belle ampleur et publié en 1873 dans la première série des *Contes d'une grand-mère*. Il s'agit de l'histoire de Clopinet, jeune garçon qui fuit sa famille et se réfugie au pied des « Vaches-Noires », entre Houlgate et Villers-sur-Mer. Le texte est disponible chez Flammarion dans la collection « Étonnants classiques » (2006) ainsi qu'à l'adresse <https://beq.ebooksgratuits.com/vents/sand-courage.pdf>

Célie Merquem, orpheline depuis son enfance, est élevée par son grand-père, l'amiral Merquem, un homme éclairé vivant dans son château du Plantier sur le littoral du pays de Caux, qui veille de façon patriarcale sur la population du petit village voisin, La Canielle. L'éducation de Célie n'a rien de conventionnel : elle fait du sport, étudie les sciences avec le savant Bellac, s'habille en marin pour prendre la mer. À la mort de son grand-père, devenue le génie tutélaire du village, elle reprend son œuvre et adopte Moïse, un petit garçon qu'elle prend sous sa protection. Arrive Armand, un jeune homme, neveu d'une voisine de Célie. Leur amour finira par un mariage.

Œuvre de vieillesse, ce roman, sentimental et social à la fois, met en scène une passion amoureuse qui conduit l'héroïne au mariage et lui fait abdiquer son indépendance, en apparence du moins. En réalité, ce mariage procède d'un choix libre et non des conventions sociales et il unit deux êtres en toute égalité, selon la conception sandienne du mariage.

Veillant au bien-être du village, Célie entend changer progressivement les mentalités et les conditions de vie. La fiction ressemble à une utopie sociale à l'échelle d'une communauté villageoise, où règnent l'entraide et la liberté. On retrouve ici la réflexion de George Sand sur les réalités économiques et sociales du monde rural.

### Extrait 1

Je connaissais le Plantier pour être venu, au nom de ma tante, en négociant l'achat ; mais, absent depuis quelques mois, je n'avais pu l'aider à y donner les derniers soins, et je fus agréablement surpris de voir avec quel goût elle avait su accommoder sa modeste résidence à



ses besoins et à ses ressources. C'était moins un petit château qu'une grande vieille maison normande avec ses reliefs et ses ornements de bois encadrant des panneaux de silex grisâtre. Ces chalets du Nord ont leur physionomie et leur mérite ; ils sont complets pour le peintre quand ils sont, comme celui du Plantier, chamarrés de vignes et de chèvrefeuilles dont les enroulements égayaient la froideur de ton des matériaux. Le dernier étage, mansardé, avait comme revêtement, entre chaque croisée, une savante imbrication d'ardoises ; au second, ces revêtements étaient en chêne simulant des écailles. Cela n'était pas beau, mais offrait à l'œil la sensation du solide et du confortable sous un climat pluvieux, L'ensemble était massif, la décoration simple. Des arbres magnifiques, ces grands hêtres monumentaux qui sont les cèdres et les palmiers de certains cantons de la Normandie, protégeaient toute l'habitation et tout le jardin contre les rafales. Au reste, le pays environnant, gracieusement creusé en vallons à doubles et triples plissements, était bien abrité contre les vents de mer. Ces régions intermédiaires entre les grandes plaines du pays normand et les côtes de la Manche sont extrêmement agréables et souriantes. Pas de grands effets, mais partout du charme, une admirable végétation, des mouvements de terrain qui semblent ménagés pour les plaisirs de la vue et de la promenade ; les influences de la mer adoucies et comme tamisées par la beauté des arbres et le parfum des prairies ; un sentiment de repos, de bien-être et de sécurité jusqu'au pied des derniers remparts de la blanche falaise ; un sol riche, bien cultivé et meublé de fermes d'une composition très-décorative ; des chemins de sable toujours propres, avec des sinuosités convenablement mystérieuses : telle était l'oasis où ma bonne tante eût voulu finir ses jours, si sa fille eût partagé ses goûts et ses idées.

## Extrait 2

Comme, malgré les prévisions de madame de Malbois, il n'y avait pas la moindre menace d'orage et que la voiture de mademoiselle Merquem apparaissait au fond de la vallée, je pris une résolution soudaine. Je renonçai à la voir ce jour-là ; je trouvai un prétexte pour sortir le reste de la journée. Je pris au vol une carriole qui faisait le service du village voisin à un village de la côte, et en une heure je gagnai la mer. En suivant à marée basse le pied des falaises qui se brisaient pour former un petit havre au pied du vieux donjon de la Canielle, je me trouvai bientôt au village de pêcheurs appelé du même nom que le château.

Je n'étais jamais venu là. Je ne connaissais pas les environs directs de la résidence de mademoiselle Merquem. J'avais bien résolu de les explorer avec soin ; mais il ne devait pas être facile d'épier l'existence de Célie sans qu'elle s'en aperçût. En venant me promener sur ses terres juste au moment où elle était chez ma tante, je ne pouvais pas être accusé de chercher une rencontre avec elle.

Le lieu était remarquable. Du pied du donjon, la falaise se précipitait par trois ou quatre bonds fantastiques, dont le dernier était un plein écroulement dans la mer. À cent pas plus loin que le hameau, un chemin tracé par les roues des charrettes dans le sable contournait l'escarpement et se perdait dans les sinuosités adoucies mais encaissées du vallon. Ce n'était probablement pas par là que, du donjon, on pouvait gagner rapidement la grève, car j'apercevais de place en place un sentier vertigineux qui suivait les ressauts de la falaise. Naturellement, je me demandai si la châtelaine avait l'habitude de descendre ou de gravir ces assises de grès blanchâtres qui, presque toujours baignées de brume, paraissent d'en bas beaucoup plus élevées qu'elles ne le sont en réalité.

La côte est belle, bien que monotone. Cette pâle mer est rarement bleue ; mais, si elle n'a pas les tons francs et les lignes pures de la Méditerranée, elle a des finesses de nuances et des chatoiements infinis dans les beaux jours. Les hautes murailles naturelles qui tout aussi bien qu'à la rive anglaise auraient pu, par leur blancheur, mériter à la rive française le nom d'Albion, sont voilées comme par une gaze rosée. Quand le soleil pâlit, l'aspect gris qui envahit tout n'est pas uniforme. Il a des reflets de satin qui passent du lilas clair au blanc de perle. L'horizon est souvent perdu dans le brouillard, et alors le ciel et la mer ne font qu'un. Il semble qu'on soit à l'entrée de l'infini.

Le hameau se composait d'une cinquantaine de feux rassemblés au bord de la grève, et d'une cinquantaine de maisonnettes éparses plus loin, dans les terres, en tout peut-être trois ou quatre cents habitants. Le petit havre était bon pour les barques, mais difficile à l'entrée à cause d'un semis de blocs dont quelques-uns représentaient les portiques écroulés de quelque formidable ruine.

## Extrait 3

Les environs de Fécamp sont une des plus belles parties de la Normandie. Les grands plateaux qui viennent buter la falaise ne sont pas monotones comme ceux qu'on rencontre dans le reste du pays de Caux. Ils ont des mouvements larges et souples d'une réelle magnificence. Là, comme dans toute cette région, ils sont parsemés de *chênaies* et de *hêtraies* au centre desquelles les châteaux et les fermes se réfugient contre les vents de mer ; mais ici, soit hasard, soit intuition du beau, l'habitant n'a pas condamné tous ses ombrages à ces formes rectilignes qui font des autres plateaux une mer de verdure plate parsemée de grands carrés de verdure monumentale, coup d'œil riche, mais ennuyeux. Ici, ce sont de vrais bois où les habitations et les centres d'exploitation rurale se cachent dans la clairière, et qui se laissent parfois



glisser dans les plis de la cavée avec une grâce mystérieuse. Ces *cavées*, qui brisent devant le passage de chaque ruisseau l'uniformité de la culture, sont de véritables oasis dont, en regardant l'ensemble du paysage, on ne soupçonne pas toujours la profondeur et l'étendue. Elles sont richement plantées et habitées sur tout leur parcours sinueux et encaissé. On y descend par des chemins en pente rapide que l'on appelle quelquefois échelles, et où les voitures et les excellents chevaux du pays s'engagent résolument à fond de train. On les appelle aussi *valleuses* quand elles aboutissent à la mer, où elles déversent leurs eaux dans une brisure plus ou moins étroite de la falaise, quelquefois par une arcade de rochers d'un grand effet théâtral. Ces vallons sont le sanctuaire d'une admirable végétation que l'homme respecte comme condition de sécurité. Sans cette ombre épaisse au moyen de laquelle on se crée sur les hauteurs environnantes un climat factice, le pauvre habitant des valleuses serait la proie des rafales et des éboulements. Aussi ne voit-on point là d'arbres mutilés et tout ce qui veut pousser pousse avec exubérance. Le moindre pâturage est une forêt vierge, et l'amour avec lequel on y a pressé et enfoui les maisons donne une idée de ce que pouvait être la vieille Gaule au temps où l'homme, vivant de pêche et de chasse, était loin de faire la guerre aux arbres et aux épais buissons, fortifications naturelles qui cachaient son refuge à l'ennemi du dehors. Dans ce temps-là, il n'est pas probable qu'on habitât beaucoup les lieux découverts, et qu'on eût trouvé la science des talus artificiels portant de triples rangées d'arbres destinées à amortir les coups de l'aquilon et à protéger l'étable, le hangar et le bataillon sacré des pommiers à cidre. On vivait plus simplement sous le chaume, tapi lui-même sous les longues ramures du chêne dix fois séculaire. Le Gaulois Matho devant Carthage, accablé de chaleur, « râlant d'épuisement et de mélancolie, songeait à la senteur des pâturages par les matins d'automne, aux beuglements des aurochs perdus dans le brouillard, et, fermant ses paupières, il croyait apercevoir les feux des longues cabanes, couvertes de paille, trembler sur les marais, au fond des bois. »

Plus loin encore dans le passé, le Normand de l'âge de pierre ne connaissait sans doute que la hutte de branches et le toit d'ajoncs ; mieux encore, il dormait peut-être sous la charpente naturelle que la forêt étendait sur sa tête et à laquelle il accrochait et liait sa tente de peaux d'urus. On croit retrouver les vestiges de cette vie primitive dans la confiance avec laquelle les chaumières des pauvres gens de la Normandie sont mêlées et comme accolées à la haute végétation. Ailleurs, on taille, on élague, on craint qu'une maîtresse branche n'effondre le toit un jour d'orage, ou que l'humidité de l'épaisse feuillée ne pourrisse le mur. En Amérique, on brûle tout pour assainir le climat et purger la terre de sa flore naturelle ; ici, on s'incruste au végétal protecteur, ou on l'incruste sur son abri. Les murailles disparaissent sous les luxuriants espaliers, le chaume encroûté de mousse est un jardin sauvage où le vent apporte toutes les semences de la prairie, et que couronne un bouquet d'iris destiné à consolider par ses gros tubercules entre-croisés l'arête du comble ou la soudure disjointe de la cheminée.

Quelquefois, la valleuse est si profondément encaissée, que, vue du plateau, elle disparaît entièrement. Sans les cimes des grands arbres qui se dessinent comme un méandre de buissons trapus dans l'éloignement, on croirait que le ruisseau qui l'alimente a suspendu son cours ou s'est frayé un chemin sous terre ; mais, quand on pénètre dans ces ravins où règne une chaleur humide, la vie du paysan se révèle avec tous ses accessoires pittoresques. Les



vergers semés de pommes roses mûrissant sur l'herbe qui amortit leur chute, les étroites prairies où de grandes vaches rayées comme des tigres ruminent avec indolence, les clôtures touffues, les rues de verdure, le charmant désordre des pressoirs et des hangars,

désordre qui n'exclut pas ici la propreté, tout cela se révèle comme un petit monde pastoral dont on s'imagine faire la découverte, tant il est resté inaperçu du dehors. Les constructions ajoutent au charme du paysage. Riches ou pauvres, elles sont toutes jolies ou poétiques. Tandis que l'habitant du Midi croit chercher le style et chérit les tons criards, celui du Nord reste dans l'harmonie de ses brumes, et semble les aider à estomper les contours. Il n'a pas le mauvais goût de barbouiller sa demeure de peintures voyantes. Il emploie les matériaux presque bruts que le sol lui fournit ; les rognons de silex que la mer roule sur ses grèves ont des brisures d'un gris satiné que rehaussent parfois heureusement des encadrements de cailloux noirs ou rougeâtres. Les reliefs des angles et des ouvertures ne sont pas un grossier trompe-l'œil à la détrempe contrariant toutes les lois de la perspective ; ce sont de bonnes assises de grès pâle, ou, dans les constructions anciennes, des pilastres de bois que rien ne dissimule. À quoi bon chercher l'éclat des tons quand la nature étincelle de verdure, de fleurs et de fruits ? La maison n'a qu'à s'effacer pour ne pas faire tache dans ce jardin splendide qui l'environne et l'embrasse. Les pampres vagabonds, les berceaux de clématites et de ronces protègent la maturité des fruits et des légumes dans des conditions qui ailleurs leur sembleraient préjudiciables, et vont trouver la clôture du voisin pour s'y enlacer en bons camarades, ignorants du tien ou du mien.

La valleuse d'Yport est un adorable spécimen de ces oasis qui apportent leur belle végétation et leur doux climat abrité jusqu'à la lisière écumante des vagues. De toutes celles que j'avais parcourues, aucune ne me parut plus agreste et plus caractérisée. À cette époque, il n'y avait encore ni bains de mer, ni villas, ni chalets. Ceux d'aujourd'hui n'ont rien gâté encore, mais gare la vogue, les bourgeois et les Anglais, quand ils apporteront dans ce lieu enchanté les fausses ruines et les ridicules forteresses féodales dont ils ont embastillé la valleuse d'Étretat, les collines d'Hyères, et tous nos rivages !



## BIBLIOGRAPHIE

Sand George, *Mademoiselle Merquem*, préface et dossier de Martine Reid, Actes Sud, coll. « Babel », 1999 ; également disponible sur Wikisource et en format numérique pour liseuse.

On dispose d'une édition critique établie par Raymond Rheault, parue en 1981 aux éditions de l'université d'Ottawa.

Bailbé Joseph-Marc, « George Sand et la Normandie : *Mademoiselle Merquem* », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1997, n° 4, p. 559-570 ; disponible sur Gallica.



Bailbé Joseph-Marc, « Femme et Artiste en Normandie : *Mlle Merquem* de George Sand », *Études Normandes*, 1997, 46-4, p. 39-50 ; disponible sur persee.fr.